

# 26

---

## Les Perspectives Des Defis De La Violence Chez La Femme Dans La Litterature Africaine Contemporaine

---

**JOYCE A. IROEGBU**

*Department Of French  
Fct College of Education, Zuba Abuja*

And

**DR. EMMANUEL U. TONUKARI**

*Department Of Languages and Linguistics  
Delta State University, Abraka  
Delta State*

And

**DR. MATTHEW I. AGBOGUN**

*Department Of Languages and Linguistics  
Delta State University, Abraka  
Delta State*

### Résumé

*La préoccupation de cette communication est d'aborder les effets de la violence à l'encontre la femme. Naturellement, la violence signale l'insécurité, la peur, la douleur, la mort dans le cas sévère parmi d'autres. La violence sexuelle dont la femme est victime provient de son environnement ou la société dont elle se demeure. La société la perçoit comme un sous être qui doit jouer des rôles second. Depuis des siècles, la littérature s'évolue des formes différentes. La littérature africaine francophone enrichit et développe le continent. A cet égard, des écrivains en servent de montrer les réalités dans la société. Par ailleurs, l'arrivée des femmes au sein littéraire pour s'exprimer au sujet de la violence contre la femme affirme leur ras le bol. Ces auteures contemporaines critiquent la société qui prive la femme de ses rêves. Parmi les thèmes qu'elles abordent nous comptons la polygamie, le viol, le mariage forcé, la séquestration, la mutilation génitale féminine, le manque de l'éducation de la femme, le veuvage, l'inégalité sexuelle pour n'en citer ceux-là. Nous allons adopter la sociologie et le féminisme africain comme*

*méthode d'étude pour pouvoir être capable de dévoiler les perspectives de la violence chez la femme. Nous affirmons que, le patriarcat s'implique de grand mesure à la violence envers la femme due à la structuration de la société dont il se profite. Dans l'étude, nous comptons également de dépouiller la faiblesse que démontre la femme africaine au cours de sa lutte dans l'étude. L'étude préconise aussi la complémentarité des sexes dans la libération de la femme.*

**Mots-clés :** littérature, violence, femme, patriarcat, écrivains, libération et épanouissement

## **Introduction**

La violence est un processus qui plus souvent abouti au meurtre. La violence vise à détruire des êtres et des propriétés. Elle a la volonté de nuire à l'autre, de l'exclure, celle de l'écarter. La violence ne se limite pas au conflit. Elle comprend toutes actions qui conduisent à la négation de notre voisin. A titre d'exemple, des actes terroristes, des guerres, des meurtres ou l'agression physique. « Étymologiquement, le mot violence provient du latin *vis*, la force, sur l'usage de laquelle elle repose. La violence est donc l'abus de la force, son usage déréglé ». (Jean-Louis, 2012, p.23). La violence est un acte par lequel, par l'usage de la façon, une personne ou un groupe est agressé physiquement ou mentalement afin d'imposer une certaine conduite. En outre, l'histoire de l'Afrique ne sera jamais complète sans faire référence à la violence en Afrique quand les pouvoirs impériaux ont envahi le continent Africain avant l'indépendance. Les colonisateurs passent par l'esclavage et la colonisation pour semer de graves violences en Afrique. La maltraitance et la dominance des africains par les colonisateurs qui visaient s'enrichir les laissait des cicatrices inoubliables. De plus, la littérature est considérés comme le miroir de la société, donc, les œuvres des auteurs nous montrent les événements socioculturels des africains. La violence est toujours un thème majeur dans la fiction africaine. Ils écrivent pour exposer et condamner les maux qui se trouvent dans la société ainsi que renforcer des comportements acceptables. A titre d'exemple, dans *Allah n'est pas obligé*, Ahmadou Kourouma décrit la violence qui a eu lieu au cours de la guerre au Libéria et condamne l'implication des enfants-soldats tel que Birahima et Sarah l'orpheline entre autres. Voilà pourquoi leurs travaux servent d'avantage dans la société.

Dans la société africaine, la femme n'est pas sauvée de la violence. Elle joue des rôles secondaire à cause du sort réservé à elle. A cause cela, elle subit tant de violences qui détournent ses rêves parce que la société l'empêche d'exercer ses droits humaines. Par exemple, dans il certaines cultures, un garçon est envoyé à l'école alors qu'une jeune fille est donné en mariage à le plus

offrant. L'inégalité entre l'homme et la femme se figurent dans beaucoup d'œuvres littéraires comme la base de la violence contre la femme. Tout en considérant la notion de la violence qui évoque d'abord l'idée de la peur, la peine, la perte, la misère, la destruction, la dépravation, la dominance, la marginalisation entre autres chez la femme, nous sommes obligés d'interroger les défis de la violence contre la femme ainsi que comment elle peut le résoudre.

### **Les Objectifs de l'Etude**

- i. examiner les facteurs qui, dans notre corpus, causent la violence contre la femme africaine dans la société patriarcale.
- ii. analyser les conséquences de la violence face à la femme africaine.
- iii. mettre en évidence que la femme africaine contribue à la violence dont elle est victime selon les romans de notre corpus ;
- iv. proposer ce que la femme doit faire pour trouver des solutions aux problèmes.

### **Cadre Théorique et Méthodologie**

L'aspect théorique permet un chercheur de faire une étude analytique de plusieurs approches pour bien cerner le fondement conceptuel de toute recherche. Donc, pour cette étude, nous proposons d'utiliser deux théories telles que: l'approche sociologique et le féminisme africain. En ce sens, quant on parle de la sociologie de la littérature, on pense d'abord de Lucien Goldmann dans son travail *Pour une sociologie du roman* (1964). Sociologue et philosophe français qui croit qu'un œuvre littéraire est influencé par des événements de la société. Le féminisme africain comme une branche du féminisme met en lumière des défis ou bien des réalités des femmes africaines dans leurs milieux divers. Le féminisme africain souligne le fait que la structuration de la société par le patriarcale a créée un monde de souffrance pour la femme africaine, mais cherche comment se libérer en collaboration avec l'homme. Dans ce sens, elle est justifiée par l'exclusion des expériences de la femme africaine dans les mouvements féministes occidentaux qui ne prennent pas en compte les défis particuliers des femmes noires dans le continent d'Afrique.

Pour effectuer cette étude, nous nous servons de six romans des romancières africaines tels : *L'Ombre d'Imana*, *Voyage jusqu'au bout du Rwanda* de Véronique Tadjo, *Eve et l'Enfer* de Houévi Georgette Tomédé, *Une si longue lettre* de Mariama Bâ, *Fureurs et Cris de femmes* d'Angèle Rawiri, *Inyenzi ou les Cafards* de Scholastique Mukasonga et *Rebelle* de Fatou Keïta. Nous nous servons aussi des œuvres supplémentaires qui ont liens avec le sujet. D'abord, Mariama Bâ aborde des thèmes tels la polygamie, l'éducation, l'amitié, la religion et le système de caste. Mais, elle met l'accent sur l'asservissement de la femme dans la société. Véronique Tadjo nous dévoile les défis des guerres qui proviennent des dirigeants africains qui s'enrichissent auprès des citoyens et

sèment des moissons de la haine qui résulte à la guerre entre des tribus dont la femme est victime. Angèle Rawiri nous présente la femme africaine qui est également victime de la violence dans la société patriarcale et matriarcale. Aussi, Houévi Georgette Tomédé essaie de nous démontrer que la violence que subit la femme africaine est causée par l'homme. Ce qui l'a affectée tout au long de sa vie. Fatou Keïta à son tour met aussi en exergue l'expérience amère de la femme dans la société africaine plus particulièrement au sujet de la mutilation génitale féminine, la polygamie, le harcèlement sexuel et l'infidélité pour n'en citer que ceux-là. Scolastique Mukasonga tourne ses regards vers la discrimination et la quête pour le pouvoir entre les Hutus et les Tutsies qui ont abouti au massacre de ces derniers au Rwanda.

### **Contexte Historique et Culturel**

La violence contre la femme peut se tracer de l'ère de la colonisation à cause de la préférence des colonisateurs qui ont envoyé des hommes à l'école et laissé derrière la femme qu'ils perçoivent faible. Les colonisateurs n'impliquent pas les femmes dans la gestion du pays. Après la colonisation, l'homme a continué de la trajectoire de la domination et l'oppression de la femme qu'il juge aussi inférieure. L'homme cimente l'oppression en se racinant de la tradition, la culture et la religion. En fait, Simone De Beauvoir a critiqué la condition de la femme dans son œuvre *Le Deuxième Sexe* (1949) dont elle a pu expliquer qu'il n'a pas de différence entre l'homme et la femme. Alors, la conception de la différence, la supériorité et l'inégalité entre l'homme et la femme provient de la société.

Pourtant, il est pertinent de noter que la société patriarcale nous semble être le terreau propice aux différentes formes de violence exercées sur la femme africaine car la structure qu'elle met en place ne favorise pas l'épanouissement de cette dernière. Alors, la violence peut se voir dans l'inégalité entre l'homme et la femme au niveau du salarial, l'accès difficile aux postes publiques et politiques et la distribution des tâches domestiques encore majoritairement assumées par les femmes. En plus, Romito (2017) collabore l'avis, en soulignant que la violence masculine ou machiste est expression de l'inégalité entre l'homme et la femme. Ainsi, les termes sont à la fois la base aussi que les conséquences des inégalités. A titre d'exemple, la discrimination, l'oppression et l'humiliation exercée par des hommes sur des femmes parce qu'elles sont femmes. Cette conception est soulignée dans l'œuvre de Boniface Dokotala et Maxwell Chilembwe titré « La représentation des femmes dans *Les soleils des indépendances* d'Ahmadou Kourouma et *C'est le soleil qui m'a brûlée* de Calixthe Beyala » (2018). Les auteurs démontrent que :

Juste après la naissance, un enfant commence à adopter un code strict de son environnement par rapport à son sexe. Ainsi, selon la société patriarcale, un enfant mâle mène une vie privilégiée qui est considérée comme la norme

humaine. D'autre part, l'enfant femelle mène une vie subjuguée et subalterne dans laquelle elle se définit uniquement en fonction de l'homme (p.1).

Partant des avis des auteurs, nous pouvons saisir la racine de la violence contre la femme dans la société. Alors, pour l'enfant mâle, il serait un peu difficile de changer sa manière de comportement par rapport son relation avec la femme. Malheureusement, on l'exige de se tenir silencieuse devant les hommes. Parfois elle est absente de certaines instances réservées uniquement aux hommes. Au foyer, on l'apprend à admettre que seuls les hommes ont le monopole de la parole et de décision. L'homme africain est enraciné dans des attitudes anciennes de patriarcat qui assurent sa suprématie face à la femme et auxquelles il prend plaisir à s'accrocher. En plus, il est déchirant d'apprendre que la femme africaine ne profite pas aux distributions de pouvoir et de propriété car la société patriarcale la perçoit inférieure et incapable. Ce fait est très évident dans les villages où la pauvreté règne en maître parmi les femmes. Face à cette réalité, la femme se voit dans l'obligation de s'engager plus âprement dans la lutte pour se libérer et s'épanouir, grâce aux écrits des écrivains.

Toutefois, dans une tentative de défendre son idée, Martha Mzite (2022) note que: « Le combat féministe est un sujet d'actualité dans une Afrique toujours gouvernée par des systèmes phallogocentriques qui emprisonnent la femme ou l'enterrent dans la misère » (p.215). Aussi, Mzite croit que la domination d'homme est la base de la violence à l'égard de la femme. Elle l'affirme ainsi :

L'oppression patriarcale est une injustice cruelle ou l'utilisation préjudiciable de l'autorité pour empêcher les gens d'être libres ou de jouir des mêmes droits que l'opresseur. L'asservissement fonde sur le sexe se manifeste à travers la discrimination, la subordination, la marginalisation et les violences sexuelles (p.216).

Suite à l'assertion de Mzite, la racine de la violence contre la femme est le système qui s'arroge tout les droits et autorités réserve un mauvais sort à la femme qu'il estime inférieur. La subalternité de la femme fait également l'objet de discours chez (Kavitha et Darwin, 2020). Dans le travail, les auteurs se plaignent du sort réservé aux femmes en Afrique parce que les hommes adoptaient la nouvelle culture, la religion occidentale ainsi que s'identifiaient avec l'instruction et l'économie dirigé par l'argent. Ainsi, abandonné pour s'occuper des activités de la maison et doit se dépendre d'homme qui s'engage des choses en hors du foyer tel le travail pour nourrir la famille. En se faisant, rend la femme incapable.

### **Types de Violences**

Il existe plusieurs formes de violences que les femmes rencontrent en Afrique telles que : la violence sexuelles, la violence physique, la violence psychologique et émotionnelle, violence économique et la violence verbale pour n'en citer que celles-ci. Toutes ces violence visent à diminuer, opprimer ou dominer la femme.

La violence sexuelle est l'un des violences que subit la femme. Elle est un acte visant à assujettir une autre personne à son gré. C'est aussi une arme de domination, oppression et soumission de la femme par l'homme.

### **Violence Physique**

Nous comprenons de la violence physique comme l'usage des gestes défavorables et violentes envers quelqu'un. Ce comportement comprend la séquestration, la gifle, des coups des poignes ou des pieds contre quelqu'un et le tirage de ses cheveux entre autre surtout chez la femme. Le bat de la femme africaine est l'une des violences physique faite à la femme quotidiennement. Dans *Rebelle*, Fatou Keïta affirme que le bat de la femme existe en Afrique à travers de trois personnages. Keïta nous que Fanta est une jeune fille qui a été victime du mariage forcé. L'auteure décrit comment elle est battue par Barou son époux :

Elle ouvrit précipitamment et Fanta que son mari traînant par les cheveux en le traitant de tous les noms. Comme c'est le cas en Afrique tous les gens du foyer sortirent de chez eux pour voir ce qui se passait. Chacun essayait de calmer Barou. Les hommes le maintenant afin qu'il cesse d'assener des coups à la pauvre Fanta qui hurlait en implorant son pardon. Il lui avait saisi la main avant qu'elle n'ait pu porter la pilule à sa bouche et avait vu la colère terrible. Furieux, il menaçait Malimouna de son poing (p. 94).

L'image que nous montre Keïta est la réalité en Afrique. Fanta est humiliée par son mari qui se voit comme demi-dieu. L'humiliation et le tourment était très déshumanisante d'un mari qui prétend d'être religieux. Celui qui se plait de démontrer son domination et la méchanceté envers celle-ci qui a osé de parler des comprimés afin qu'elle ne pas devenir enceinte de temps en temps après la quatrième enfant.

Ensuite, Rawiri dépeint une contestation entre Emilienne et sa belle-mère Eyang qui l'a accusé d'avoir apporté tant de malheurs son fils Joseph. L'auteure postule : « Pour toute réponse, Emilienne se jette sur elle et la gifle violemment. Eyang tombe à la renverse, les quatre membres gigotent en l'air. Elle relève et lui assène une deuxième gifle » (p.60).

### **La Violence Féminine ou Sexuelle**

La violence féminine ou sexuelle est une violence que souffre quelqu'un à cause de son sexe. La violence sexuelle est due à de nombreux facteurs, se manifestant dans des situations sociales, psychologiques, culturelles et économiques très variées. De ce fait, Dumant (2018) révèle que la violence sexuelle dont la femme africaine est victime est de grave problème de la santé publique qui affecte beaucoup de gens chaque année. Nous ne sommes pas étonnant qu'elle se figure dans *Les Soleils des indépendances* d'Ahmadou Kourouma. L'auteur nous raconte de la douleur de Salimata, la femme du Fama l'héro du roman qui a subi l'excision et a été violée la même nuit après l'excision. L'auteur révèle ainsi :

L'excision ! Les scènes, ses odeurs, les couleurs de l'excision. Et le viol ! Ses couleurs aussi, ses douleurs, ses crispations. Le viol ! Dans le sang et les douleurs de l'excision, elle a été mordue par les feux du fer chauffé au rouge et du piment (p.32).

Pour Salimata la stérilité est un grande soucie qui vient de s'aggrave avec l'excision et le viol. L'excision est une violation de droit de la femme. Malheureusement, l'acte se pratique jusqu' à présent dans beaucoup de régions africaines.

### **Violence Psychologique et Emotionnelle**

Quand on parle de la violence, ce qui vient toujours à l'esprit tout d'abord est la violence physique. La violence psychologique et émotionnelle est aussi grave comme presque toutes les autres violences. Dans *Fureurs et Cris de femme*, le sujet de la violence psychologique et émotionnelle commence avec la stérilité secondaire d'Emilienne le protagoniste du roman qui est en train de perdre son époux suivant ce défi. La stérilité est la manque de procréer des enfants. Dans l'œuvre, Angèle Rawiri peint l'image de la femme stérile dans le milieu africaine comme celle qui apporte tant de douleur chez cette dernière. Nous notons que ce roman se noue autour de la stérilité secondaire d'Emilienne du personnage principale. Nous nous rappelons que Joseph et Emilienne s'est mariée, il y a quinze. Leur unique enfant Rékia a été tuée après son enlèvement. On ne va très loin pour s'interroger sur la raison pour son inquiétude et ses criantes. En Afrique, la procréation est très pertinente. Donc, une femme stérile est traitée comme une pécheresse comme si son incapacité d'enfanter dépendait de sa seule volonté. Selon l'auteur, Emilienne a beaucoup dépensé pour se soigner de la stérilité sans un bon résultat positif comme affirme ces mots : « Ce soir-là, Emilienne était rentrée à la maison décida à ne plus jamais dépenser son argent pour son ventre. Mais voilà, le besoin de procréer est en train de reprendre le dessus... » (p.25). Selon Ngoyi (2015) :

La femme est celle qui transmet la vie. Le prestige d'une épouse se mesure au nombre d'enfants, et particulièrement au nombre de fils, qu'elle donne au lignage et cela, surtout dans un système patrilinéaire. La fonction de la maternité est celle qui lui est la plus appréciée et sur laquelle aucune tentative de dévalorisation n'est encore menée jusqu'à présent (p.204).

La place qu'accorde la maternité en Afrique a fait accroître la violence à l'égard de celle-ci. Alors, nous pouvons à partir de ces constatations comprendre la tendance d'homme d'épouser plus qu'une femme même quand la première contribue à la croissance de la famille. Malheureusement, l'un des paramètres à mesurer la valeur de la femme se réside dans le nombre d'enfants et plus particulièrement celui de fils.

### **La Violence Economique**

Dans la société africaine, la femme fait face de tant de difficultés parmi lesquels est le manque de pouvoir financier. La femme africaine typique se voit

dépendante de son époux parce qu'il y a des grandes disparités entre l'homme et la femme. A cet égard, Mariama Bâ aborde cette violence à l'encontre de la femme qui se passe parfois sans qu'on le prenne compte. Elle présente le cas des femmes de ménage et leurs travaux non rémunérés par la société. Ce cadre des femmes sont perçues par leurs maris comme paresseuses parce qu'elles restent à la maison pour s'occuper des enfants, font les lessives aussi que préparent les nourritures. Certes, elles travaillent aussi. Malheureusement, au lieu de les apprécier par leurs maris, elles sont abusées malgré les tâches lourdes qu'elles ont achevées. Collaborant ces idées, Ramatoulaye postule :

Les femmes qu'on appelle « femmes au foyer » ont du mérite. Le travail domestique qu'elles assument et qui n'est pas rétribué en monnaie sonnante est essentielle dans le foyer. Leur récompense reste la pile de linge odorant et bien repassé, le carrelage luisant où le pied glisse, la cuisine gaie où la sauce embaume. Leur action muette est ressentie dans les moindres détails qui ont leur utilité... L'ordonnancement du foyer requiert de l'art. Nous en avons fait le dur apprentissage, jamais terminé. Même dresser des menus n'est simple, si l'on songe à la durée d'une année en nombre de jours et que chaque journée est coupée de trois repas. Gérer l'argent du budget familial nécessite souplesse ... Etre femme ! Vivre en femme ! Ah, Aïssatou ! (p.77).

Pourtant, nous voudrions ajouter que, la beauté d'une famille et la société se demeurent des efforts des « femmes au foyer » comme l'a bien énuméré par Ramatoulaye ci-dessus. Pourquoi la société patriarcat les néglige ? Nous pouvons bien saisir le désir des femmes de se libérer surtout en Afrique.

Aussi, dans *Eve et l'enfer*, Tomédé dévoile que Miéva n'avait plus de ressource financière après leur divorce parce qu'Adannou l'a dépossédé parce qu'elle lui reproche de l'infidélité : « Il alla jusqu'à déposséder Miéva de son magasin et imposa Panthê dans la marché » (p.114). Malheureusement pour Miéva, elle n'est pas scolarisée. Donc, elle ne peut pas subvertir ses problèmes financiers. Encore, Kaudhjis-Offoumou (2011) atteste que la minorisation et marginalisation de la femme a aboutit à son état de pauvreté économiquement et socialement alors que l'homme dispose des ressources générées par son activité sociale extérieure.

### **La Violence Politique**

La violence politique a été également abordée par Mariama Bâ dans son œuvre. Ce thème est toujours au centre de discours quotidien à cause de son importance dans l'épanouissement de la femme aussi que dans le développement de la société humaine. Dans la politique du monde, surtout en Afrique, le nombre de femmes élues sont toujours très peu. C'est-à-dire qu'on n'implique des femmes dans la gestion du gouvernement. La politique est sans doute le domaine où la discrimination sexuelle sert le plus. C'est dans cette optique que Mariama Bâ rejoint les autres écrivains pour la condamner. Elle en fait voir lors d'un discours entre Ramatoulaye et sa fille Binetou. Daba atteste :

Je ne veux pas faire de politique, non que le sort de mon pays et surtout le sort de la femme ne m'intéressent. Mais à regarder les tiraillements stériles au sein d'un même parti, à regarder l'appétit de pouvoir des hommes, je préfère m'abstenir (p.90).

Bâ, dans ce discours nous montre que, la scène politique semble être réservée aux hommes parce qu'ils ne veulent pas que les femmes quittent les foyers pour être en concurrence avec eux dans cet espace. Nous sentons le dégoût de la jeune femme qui a déjà saisi le fonctionnement de la politique de son pays.

### **Violence Verbale**

La violence verbale est l'une des violences qu'on trouve avec aisance dans la société. Rawiri l'en fait voir lors d'une altercation entre Emilienne et sa belle-mère Eyang. Se racinant sur la structuration de la société patriarcale qui place la procréation au centre du mariage dont le but de multiplier et protéger la dynastie de la famille, Eyang devient très stricte envers Emilienne sa belle-fille à cause de son stérilité. Malgré ses efforts de se soigner de sa situation précaire sans un résultat, le comportement de sa belle-mère vient d'aggraver son angoisse parce qu'elle l'accuse d'être incapable d'enfanter aussi que choisit de dépenser son argent sur ses animaux au lieu de trouver solutions à son stérilité (p.59). L'attaque d'Eyang semble signaler que la stérilité d'Emilienne est seulement sa faute.

### **Les Voix des Auteurs à Propos de la Violence contre la Femme**

La littérature est une voie à travers laquelle les écrivains démontrent les événements dans la société comme nous avons déjà mentionné. Alors, il existe maintes œuvres littéraires au sujet de la violence contre la femme africaine. Cette réalité résume la préoccupation des auteurs au sujet. La littérature évolue selon le rythme de la société. Depuis longtemps, la littérature africaine a été l'affaire des hommes car la société africaine croit que la femme doit s'occuper des activités ménagères étant un individu inférieur. Voilà pourquoi nous croyons que l'évolution de l'écriture féminine est due à l'état subalterne de la femme. Autrement dit, c'est plutôt l'expression du ras le bol de celle-ci par rapport de son état. Disons que la femme est en quête de sa libération. A cet égard, des écrivains commencent à mettre en cause la condition déplorable de la femme. Parmi ces écrivains, des femmes écrivaine telles que Thérèse Kouh-Moukoury avec la publication de son premier roman *Rencontre Essentielle* en 1969, *La Parole aux Nègresses* d'Awa Thiam en 1978 est considéré comme le premier livre africain qui a éveillé les femmes de prendre leur destins dans leurs mains. Parmi ces œuvres on compte : *Une si longue lettre* de Mariama Bâ en 1979, *La Greve des battus* d'Aminata Sow Fall pour n'en citer que ceux quatre. A cette fin, Dib (2016) critique la dominance de la femme dans son travail « Etude comparée sur « l'écriture du corps » chez Calixthe Beyala et Ahlam Mosteghanemi. Il se déplore précisément des barrières socioculturelles et

religieuse qui démarquent les deux sexes ce qui fait que la femme est assujettie. Pour lui, ces démarcations façonnent le fonctionnement des genres et la raison pour laquelle le sexe masculin opprime la femme (p.141). Suivant l'œuvre de Coudy Kane titrée « La parole aux Négresse d'Awa Thiam : relecture d'une œuvre pionnière du féminisme africain » (2021), Kane souligne la difficulté que la femme doit faire face dans le chemin de sa libération des poids de la culture et la tradition quant à Awa Thiam. L'auteur postule : « Ne se fera sans mal, car les privilèges qui en font usage- les mâles- tiennent à garder. Auraient-ils pressenti un danger en prenant actuel ? En tout cas, ils réagissent. Ils mettent les femmes en garde ; ils les menacent » (p.66). On est d'accord avec Awa Thiam qu'il sera une tâche énorme de libérer la femme des pratiques obsolètes et nuisibles que les peuples ont pratiquées depuis des âges parce que les gardiens ne veulent pas céder leurs bénéfices. Bocar Aly Pam (2021) narre comment Calixthe Beyala a pu questionner le patriarcat en se servant des personnages désobéissantes qui veulent contrôler leurs corps afin de montrer leurs libertés. Pam dévoile :

La littérature africaine, notamment au temps de la Négritude, a loué la femme sous des visages de l'amante et de la mère, la réduisant à l'état d'objet utilisé pour promouvoir les mérites d'une Afrique charnelle et nourricier. C'est en réaction à ce système patriarcat que les femmes africaines se mettent en écriture après 1980 afin de remettre en question cette vision masculine du monde et de la condition de la féminine. Par cette « prise d'écriture » Assiba et Almeida (1994, p.49), elles auront la possibilité de dire, de se dire, d'écrire, de s'écrire et de se dépendre en charge le discours féminin pour ainsi assurer leur libération (p.3).

Ces constatations montrent que les louanges sont l'un des moyens que choisi patriarcat afin de perpétuer sa dominance. A cause de ce fait, les femmes commencent à écrire pour but de questionner l'ordre ainsi que contrôler leurs corps. A la lumière de ce qui précède, Olaitan (2016) ajoute que les facteurs qui ont provoqué l'émergence de la littérature féminine sont des expériences du colonialisme dont elle a été marginalisée et le système patriarcal qui la subjugué. Ainsi, elle se perçoit comme victime de double domination (p.168). Ensuite, Fitriani (2020) constate que :

Dans ses études, Spivak utilise le terme « subalterne » pour une signification plus précise. La classe subalterne est un groupe marginal (l'Orient) non-élites qui sont des frontières culturelles et des connaissances qui produisent des sujets coloniaux. Spivak se consacre à entourer les héritages philosophes, culturels, politiques et économiques du colonialisme européen dans les sociétés colonisées. Spivak a initialement mis l'accent sur la subalternité chez les femmes. Dans son essai, elle a écrit que les femmes ne pourraient pas parler et en tant que le deuxième sexe elles étaient victimes du patriarcat (pp.19-20).

A travers la citation, Fitriani nous amène à comprendre l'origine du mot « subalterne » et l'avis de Spivak en le liant à la classe opprimée plus

particulièrement la femme en reconnaissant le sort réservé à celle-ci dans la société patriarcale.

De plus, Ajoke Bestman dans un œuvre qui s'intitule « La femme africaine moderne face à la problématique du veuvage à travers *Widow* d'Agatha Amata et Kingsley Ogoro, *La Révolte d'Affiba* et *Le Prix de la Révolte* de Régina Yaou » (2017) dévoile la problématique du veuvage en Afrique en nous décrivant des expériences de Nnena dont sa belle-famille veut déshériter après la mort de son mari. Elle dit :

Le calvaire des deux protagonistes des ouvrages choisi pour cette étude commence suite à la mort de leurs maris. Il est pertinent de constater que le film *Widow* est basé sur une histoire réelle. Autrement dit, la souffrance du personnage principal dans le film représente une expérience vécue d'une veuve au Nigéria. La belle-famille de Nnena lui en veut parce qu'elle est considérée comme une égoïste qui a joui toute seule des biens de son mari (p.5).

Il est évident que la femme africaine est persécutée par la société patriarcale représentée par des belles-familles suite à la mort d'un époux. La plupart des traditions approuvent la pratique de déshériter des veuves et leurs enfants au bénéfice des autres membres de la famille.

Dans *Eve et l'Enfer* de Houévi Georgette Tomédé, le viol du protagoniste reste un point de la convergence de tous les événements dans le roman. L'auteur fait voir comment la vie d'une jeune fille qui habitait en ville chez sa tante et vise de se consacrer au service du Dieu est bouleversée suite d'un viol par Adannou, un homme de son village Gbeffa qui a tenté plusieurs fois de l'avoir. L'auteur nous le révèle ainsi: « La chance n'a qu'un seul cheveu, se disait-il. Miéva ne se tarde pas à tomber dans le piège du séducteur et Adan la viola impitoyablement en exerçant toutes sa force male qui s'appesantit sur elle. Elle n'avait pas connu d'homme auparavant » (p.36). La jeune fille qui a été chez elle où elle se croit protégée perd sa virginité à l'homme qui veut assouvir son désir sexuel. L'incident révèle la vulnérabilité de celle-ci en particulière et la femme africaine en général.

En outre, dans *Une si longue lettre*, Mariama Bâ s'attaque à l'institution traditionnelle qui établit le mariage forcé des jeunes filles. Le système qui permet à l'homme et des parents naïfs et égoïstes d'opprimer la femme au nom du mariage. Elle en condamne en présentant Binetou, une écolière et l'amie de Daba la fille aînée de Ramatoulaye qui vient d'épouser Moudou Fall :

Et ayant retiré Binetou du circuit scolaire, il lui versait une allocation mensuelle de cinquante mille franc, comme un salaire dû. La petite douée, voulait continuer ses études, passer son baccalauréat. Modou, malin, pour asseoir son règne, entendait la soustraire au monde et impitoyable des jeunes... « Dame Belle-mère », et avait signé un papier où il s'engageait à verser tous les mois ladite somme. Dame Belle-mère brandissait ce papier car elle croyait ferme que ce versements continuer, même à la mort de Modou, sur l'héritage (p.15).

Analysant ces propos, on déduit que le choix du mariage provient des adultes. C'est-à-dire, Modou Fall et Dame Belle-mère la mère de Binetou à cause de leur intérêt personnel. Encore, Bâ s'interroge de la structuration de la société africaine qui donne la liberté à l'homme de couper le lien d'amour entre lui et sa femme afin d'épouser une autre alors qu'il en interdit chez la femme. On se rappelle que la polygamie a été importée en Afrique avec l'arrivée d'Islam au 11<sup>e</sup> siècle. Bâ explique que l'homme se racine de la religion et la tradition pour dominer et opprimer la femme qui selon les ordonnances doit être obéissante. L'auteure révèle ajoute :

Oui, Modou Fall, mais heureusement vivant pour toi, pour nous tous, Dieu merci. Il n'a fait qu'épouser une deuxième femme, ce jour. Nous venons de la mosquée du Grand-Dakar où a eu lieu le mariage... Tamsir osa : « Modou Fall te remercie. Il dit que la fatalité décide des êtres et des choses : Dieu lui a destiné une deuxième femme, il n'y peut rien. Il te félicite pour votre quart de siècle de mariage où tu lui as donné tous les bonheurs qu'une femme doit à son mari (p.47).

Ces constatations nous amènent à voir les pensées de l'imam à propos du sujet après un quart de siècle de mariage. Après avoir tous investi. Son amour, ses émotions, pour n'en citer que ceux-là. Une femme fidèle telle que Ramatoulaye ne mérite pas de cette trahison.

Fatou Keïta à son tour, critique les traditions et cultures qui asservissent les jeunes filles. Elle nous présentant Malimouna et ses compatriotes chez Dimikèla l'exciseuse qui montre son dextérité dans le métier en collaboration des autres femmes qui gardent la case. Keïta déclare :

Allonge-toi sur la natte et ouvre les jambes, ordonna Dimikèla. As-tu besoin que l'on t'attrape ? Non, murmura Malimouna en se demandant en quoi rimait toute cette comédie. Devant son l'air perplexe, Dimikèla lui désigna du menton les vieilles femmes qui leur tournaient le dos à l'entrée. de la case et les autres petites filles déjà étendues sur la natte, les yeux fermes. Des larmes coulaient sur leurs tempes et, tempes en tempes, l'une d'elles laissait échapper un sanglot étouffé (p.26).

Ces constatations mettent en évidence la pratique et l'expérience amère des filles qui en subissent. Nous voyons des femmes comme gardiennes de cette pratique ordonnée par des hommes.

### **Les Répercussions de la Violence contre la femme**

Nous percevons l'oppression et la domination patriarcale comme un système de l'utilisation préjudiciable de l'autorité afin de diminuer, ralentir ou bien entraver la liberté de la femme aussi que la dérive de l'opportunité de jouir les mêmes droit que l'homme qui se voit supérieur et maître à cause des conséquences de la violence contre la femme. Prenons le cas d'Emilienne dans *Fureurs et cris de femme* d'Angèle Rawiri qui se souci à cause de son stérilité second et l'infidélité de son mari Joseph. Lors d'une visite chez ses parents,

Rondani dévoile ainsi: « Sais-tu que ton mari aux yeux des anciens, n'aurait pas tort d'amener une concubine ? Le jour où cette idée lui viendra, il ne te demande pas ton avis » (p.89). Ce discours affirme la prescription de la tradition en cas de la stérilité de la femme. Suivant cette révélation, l'angoisse de celle-ci s'est augmentée. En effet, Emilienne on note qu'Emilienne commence à boire et entretient des rapports illicites avec Dominique son secrétaire afin de se trouver une sorte d'aisance. Pour elle, la boisson est un soulagement de quelque sorte. L'auteur avoue :

Emilienne nage à grandes brassées dans les eaux stagnantes de l'apathie. Sa douleur a cédé la place au découragement paralysant. Et si de temps en temps elle se secoue, c'est pour se noyer dans la bière, le vin ou le whisky, ces boissons qu'elle a toujours détestées, avant de plonger les yeux fermés dans les bras de Dominique. (p.143)

De ce comportement d'Emilienne, on constate qu'elle réagit à la pression de la société qui lui perçoit inutile suivant son stérilité. En réalité, l'alcool et le lesbianisme qu'on condamne dans cette étude l'apporteront des solutions temporelles. Nous voudrions mentionner que l'un des causes du divorce en Afrique est la pression de la société patriarcat envers la femme plus précisément au sujet de la maternité. L'attitude conduit certaines femmes d'être aussi infidèles à leurs mariages.

De plus, le roman de Véronique Tadjo décrit la violence extrême ainsi que des expériences mauvaises et traumatisantes du peuple rwandais au cours du génocide en 1994 surtout la femme qui est toujours vulnérable pendant des crises. A propos du viol répandu dans le roman, en voici une preuve :

On lui a ligoté les poignets, on les a attachés à ses chevilles. Elle a les jambes largement écartées. Son corps est penché sur le côté. On dirait un énorme fœtus fossilisé. Elle a été déposée sur une couverture souillée, devant des crânes bien rangés et des ossements éparpillés sur une natte. Elle a été violée. Un pic fut enfoncé dans son vagin. Elle est morte d'un coup de machette à la nuque. On peut voir l'entaille que l'impact a laissée. Elle porte encore une couverture sur les épaules mais le tissu est maintenant incrusté dans la peau (p.20).

Ces mots de Tadjo nous décrivent l'expérience amère d'une femme enceinte qui perd sa vie et celle de son bébé pendant le génocide. Les miliciens l'a violé aussi que la tué dans la manière barbare. Tant de preuves du viol des femmes au cours du génocide au Rwanda.

Aussi, Tadjo met en scène Annonciata, la femme de Karl, qui a attrapé le SIDA après a été à plusieurs reprises sur le bord de la route suivant le viol des miliciens au cours du génocide. L'auteure nous explique : « Des miliciens l'avaient violée. Elle avait marchandé la vie de ses enfants. Des nuits durant, les hommes qui gardaient la barrière s'étaient servis d'elle (p.84).

Suivant cette révélation ci-dessus, Tadjo met également en exergue l'effet physique, mental et psychologique chez Annonciata qui ne pouvait pas supporter

l'expérience qui l'avait déchirée étant qu'une femme digne (p.83). Malheureusement, l'incident a abouti à sa mort. Du même ordre d'idée, l'auteure met accent sur le sentiment de Nelly dont sa fille vient d'accouché un bébé après qu'elle a été aussi violée pendant le génocide Elle se pose cette question rétorque: « Comment accueillir un bébé issu du viol ? » (p.46). Traumatisée de la situation, l'auteure nous révèle l'attitude de Nelly envers le bébé en ces termes : Nelly rit aux éclats et se dirige vers le gamin que sa fille est maintenant en train d'enduire de vaseline. Elle lui donne plusieurs tapes sur les fesses en disant : Celui-là, je n'en veux pas. Il est né de la guerre. Que voulez-vous qu'on en fasse ? Elle dit ça comme si elle s'apprêtait à la frapper (p.46). Cette remarque que fait Nelly nous affirme son état de cœur à propos de la présence du bébé dans la famille parce qu'il provient d'un rapport illégitime. Elle souhaite que l'enfant ne soit né d'une telle manière. Tadjou se sert du génocide pour affirmer que la femme est toujours la plus frappée en cas de la guerre. La violence dont la femme est victime la déchire dans grande mesure. Cela affecte aussi la société dans elle demeure.

Du même regard, Scholastique Mukasonga dans son roman *Inyenzi ou les cafards* se déplore du génocide dans son pays natal et ses effets physique, psychologique et émotionnelle chez les citoyens plus particulièrement la femme. A titre d'exemple, l'auteure décrit la violence psychologique dans le roman à travers le cahier qui contient la liste de tous les membres de sa famille qui sont massacrée au cours du génocide qu'elle regarde en réfléchissant de leur mort. Pour emprunter les mots l'auteure : « Je cherche Antoine, mon frère aîné, et ses neuf enfants, ma grande sœur Alexia et son mari, Pierre Ntereye, qui est professeur à l'université, et Judith, l'aînée de la famille... Où sont-ils à présent ? Dans la crypte mémorial de l'église de Nyamata » (p.10). Encore, l'auteur parlait aussi de la pénurie dont vécu sa famille lors du génocide parce qu'ils ont presque tout perdu : « Au début, Alexia et moi, nous nous partageons aussi le pagne de ma mère : c'était le seul que nous possédions à la maison. Puis, ma mère qui savait coudre nous confectionna une robe : mais nous n'avions qu'une seule robe Alexia et moi » (p.48). Scholastique narre encore la violence physique et ses conséquence dont vécue une petite écolière qu'elle connaît bien: « Trop tard ! Les militaires nous avaient lancé une grenade. Kaysharaza a eu la jambe déchiquetée. Elle a dû abandonner à l'école. Elle ne pouvait trainer sa jambe morte jusqu'à Nyamata. Elle qui était l'aînée, elle est devenue une charge pour sa famille, pour ses frères et pour ses sœurs» (p.64). La violence physique dont les petites élèves se sont vécues avait les apports des mémoires horribles. Il est clair que l'écolière doit s'arrêter l'école due à la violence. Aussi, ses parents, malgré la peine de s'en occuper, dépenseront leur finance pour la guérir et c'est une sorte du gaspillage de ressource parce qu'elle ne traduira pas au développement de la société. Encore, la mort des proches, la destruction des

proprietés et la perte des ressources financières ont des impacts négatifs dans des pays qui sont été ravagés de la guerre.

Outre, dans *Eve et l'enfer*, nous voyons que le viol et l'abandonne de Miéva, le protagoniste du roman a détourné son rêve de se consacrer à son créature. Des lors, elle vie en peine et le regret avec sa fille Shègbe alors que son violeur Adannou a échappé la sanction du village. Ce point de vue est aussi renforcée par Miéva lorsqu'elle : « Dans tous les cas, celui qui m'a mise dans ces sales draps, c'est bien Adannou, le premier homme de ma vie. Mon enfer c'est lui. Finalement l'enfer de la femme c'est l'homme dans mon cas précis » (p.185). Nous pouvons établir que Miéva est gravement traumatisée suivant toutes ces expériences qu'elle a vécues dans l'œuvre. Houévi réitéré l'importance de l'éducation de la femme lors qu'elle nous rappelle qu'Adannou a dépossédé Miéva de leur magasin après qu'il l'a quitté et malheureusement, Miéva ne peut pas subvenir de ses besoin sauf à l'aide de ses parents. Houévi postule : Miéva se sentait quelque peu gênée, elle croyait abuser de ses parents. Majeure et vaccinée, elle voudrait apporter sa contribution financière, mais elle n'avait reçu aucune formation concrète en dehors du commerce que toutes les femmes de ce village savaient pratiquer, celui de « zomi » et du sel ou traitement du manioc (p.114-145). Alors, l'éducation et le pouvoir financière de la femme l'aidera à apporter ses contributions. D'abord, au niveau de la famille et le pays entier. Cette opinion est soulignée dans la présentation d'Adjamagbo et Calves (2012) souligne l'importance l'émancipation et l'autonomisation de la femme dans des pays du Sud comme un projet du gouvernement en collaboration des agences multilatérales, bilatérale de développement et de nombreuses ONG internationales (p.3).

Dans *Rebelle*, Fatou Keïta critique le mariage forcé qui est le fil conducteur de multiples défis dans la société africaine. Elle narre que Louma, le père de Malimouna l'a promis à son vieux ami Sando : « Louma, son père, se souvint brusquement qu'il avait une fille. Il fit savoir qu'il l'avait promise à un ami, un riche commerçant. Il était venu la chercher un soir, en compagnie de deux jeunes frères du futur époux (p.29). L'auteure souligne la coutume de Boritouni, le village natal de Malimouna exige qu'une jeune fille fasse preuve de sa virginité la nuit du mariage alors que le mari s'est excusé de la même pratique même quand les villageois constatent que Sando n'est pas fidele car il entretient des rapports illicites avec les filles du Boritouni. (p.33). En conséquence, Keïta nous démontre les effets de cette pratique chez la petite Malimouna en ces termes : « Elle était désemparée, une angoisse extrême l'envahissait. Elle tremblait, comme prise d'une fièvre subite. Sa mère qui la gardait, s'en rendit compte, et s'enhardit à s'approcher d'elle » (pp.33-34). De plus, l'auteure raconte que Malimouna a frappé Sando la nuit de la noce et s'enfuit du village : « Enfin, elle ouvrit la porte et la referma aussitôt une fois dehors. Alors, sans réfléchir d'avantage, elle courut aussi loin que ses jambes purent la porter. Il

faisait nuit noire. Elle ne savait même pas dans la direction elle avançait, mais elle avançait » (p.41). Malimouna a été forcée de se séparer de ses parents à cause de l'incident, ce qui pose un grave danger à sa vie. Fatou Keïta critique les traditions qui diminuent et entravent l'épanouissement de la femme en particulière et par extension la société humaine.

Toujours du même sujet, Mariama Bâ s'adresse de nombreux violence contre la femme qui la gêne de se réaliser. Parmi ces violences, elle s'adresse à l'infidélité de l'homme et ses effets chez la femme en nous publiant le cas de Jacqueline, la femme de Damba Diack, qui commençait à avoir une maladie mentale suivant l'infidélité de son mari aussi que l'opposition de ses parents leur union. Autrement dire, son maladie provient de l'infidélité de Diack. Selon l'auteure : « Elle pensa à ses parents, à leur refus de cautionner son mariage. Elle leur écrivit une lettre pathétique où elle implorait leur pardon... » (pp.53-54). Suivant ces souvenir, elle commençait à avoir mal à la tête. On emmena Jacqueline à l'hôpital de Fann sur la route d'Ouakam afin d'en guérir mais son maladie était si grave qu'il demeure une source de souci pour la famille et ses amies (p.54). Une fois, l'auteure ajoute aussi qu' « Elle est douloureuse à l'extrême, accompagnée toujours d'une ponction lombaire. Jacqueline demeura ce jour-là clouée au lit, plus pitoyable et plus hagarde que jamais » (p.56). A travers le cas de Jacqueline, Bâ réitère que la violence affecte et détruit la santé de la femme. Dans un autre regard, Ramatoulaye raconte qu'elle a vu certains de ses garçons qui étaient en train de fumer dans leur chambre :

L'autre nuit, j'ai surprise le trio (comme on les appelle familièrement), Arame, Yacine et Dieynaba, en train de fumer dans leur chambre. Tout, dans l'attitude, dénoncent l'habitude : la façon de coincer la cigarette entre les doigts, de l'élever gracieusement à la hauteur des lèvres, de la humer en connaisseur. Les narines frémissaient et laissaient échapper la fumée. Et ces demoiselles aspiraient, expiraient tout en récitant les leçons, tout n rédigeant les devoirs... j'essaie de respecter, le plus possible, leur intimité (p.93).

A travers ces constatations, Ramatoulaye nous explique le comportement des enfants qui la gêne gravement. On pense que, les élevages exigent des efforts d'un couple dont le but d'assurer le bien fonctionnement de la société. Cependant, les enfants se semblent libres de faire tous ce qu'ils veulent si l'un des partenaires et absente du mariage surtout le père, comme c'est le cas des enfants de Ramatoulaye. C'est dans ce cadre des choses qu'on dit qu'il est digne de rester avec un partenaire afin de bien élever des enfants dont le but d'éviter ou minimiser les problèmes des délinquances juvéniles dans la société.

### **Les perspectives Critiques du Sujet**

La violence à l'égard de la femme se figure dans maint des œuvres littéraires à cause de son pertinence. Dokotala (2016) admet que dans les œuvres littéraires, l'image de la femme est toujours négative alors que celle de l'homme est positive. Les auteurs choisissent des hommes qu'ils accordent des rôles

principaux alors que les femmes sont toujours représentées comme faibles et dociles. Leurs travaux démontrent la démarcation qui existe entre la femme et l'homme dans la société. Dokatala perçoit ces représentations comme une domination et marginalisation de la femme dans la littérature est abaissant parce que l'homme semble être favorisé par la société phallocrate (p.109). Aussi, Huet (2018) révèle que les femmes n'écrivent pas parce qu'elles n'aiment pas écrire, mais les exigences de la société les encomrent. A titre d'exemple, l'enfantement que la société patriarcat s'adore beaucoup doit rester la préoccupation de la femme en Afrique. C'est la raison pour laquelle pendant de trop nombreux siècles, les voix de mères en littérature se sont faites rares (p.62). De cette révélation, Huet affirme que la femme est vraiment subjuguée dans la société. La lutte contre la violence à l'égard de la femme vise de l'émanciper de l'oppression patriarcat. Cet avis est collaboré par Gueye (2018) qui pense que les femmes écrivains s'interrogent le statut de la femme aujourd'hui grâce à son contact avec le monde occidental qui engendre l'éducation des filles. Les femmes n'apprécient pas les rôles domestiques que les imposent la société qui les privent de leur ambition sociopolitique (p.96). Aussi, (Wambi, 1996) soutient qu'à travers l'écriture, la femme qui a été victime des manipulations d'homme a pu briser les barrières qui l'a réservé une place dans la cuisine comme esclave (p.90). En revanche, la femme de nos jours peut s'exprimer grâce à l'éducation. Ce qui n'était pas la pratique avant cette ère.

Dans une autre vue, Plaiche (2020) applaudit la capacité et le courage de Véronique Tadjou pour avoir osé d'écrire un tel roman qui porte sur le génocide et ses conséquences chez les Rwandais (p.62). En plus, nous trouvons aussi la contribution d'Anoh (2019) qui nous rappelle que Véronique Tadjou et Ilboudo font partie de nombre de femmes qu'Odile Cazenave classifie comme Femme rebelles (1996) parce que leurs travaux traversent les lieux réels dont perçues comme indicibles. Didier remarque que les romans de Tadjou montrent leur dégoût contre le massacre de masse au Rwanda. Ces postulent de Didier mettent en lumière que Tadjou condamne le génocide des citoyens rwandais. Anoh croit que la description que sert l'auteure capturait les scènes du génocide qui attestent le meurtre des femmes par des hommes ainsi que la participation des femmes au cours du massacre (p.2).

Le récit de Scholastique Mukasonga fait l'objet de discussion dans le travail d'Arsène Elongo (2014). L'auteure Souligne le fait que les guerres en Afrique se liées à la pauvreté chez des citoyens. Les rivalités entre les ethnies Tutsi et Hutu sont orchestrées parfois par des pouvoirs dictatoriaux. Elongo constate que l'usage du cafard se figure dans deux romans de Scholastique Mukasonga et cela met en exergue ou bien souligne l'intensité du message que nous livre l'auteure (p.45).

Les écrivaines de nos romans de base ainsi que les autres critiques présentent la violence contre la femme comme un défi que la société doit

combattre. Elles suggèrent que le patriarcat doit s'impliquer dans la lutte contre la violence contre la femme en se cédant et changeant des pratiques antiques et dangereux qui privent la femme de ses rêves. Elles choisissent des manières différents afin d'atteindre leurs tâches. Citons d'abord le roman de Houévi qui résume qu'un acte de la violence à l'encontre de la femme est capable de détruire sa vie. Elle choisit le viol du protagoniste comme la base de la violence chez la femme. Tadjou et Mukasonga se profitent du génocide pour démontrer la violence à l'égard de la femme tels que le viol, la perte des proches, le ciblage de la femme parmi d'autres. Chez Mariama Bâ, c'est la premièrement la polygamie, le mariage forcé entre autres. Fatou Keïta se sert de la mutilation génitale féminine et le mariage forcé aussi afin de dévoiler la violence à l'encontre la femme. L'approche que choisit Angèle Rawiri est la stérilité du personnage principal Emilienne dont les autres violences se renvoient. Dans la littérature africaines francophone, les auteurs servent comme des chiens de gardent dans la société c'est dans cette optique que leurs œuvres servent des moyens de critiquent aussi que des sensibilisations dans le but d'apporter des meilleures vies à la femme.

## **Conclusion**

Dans cette communication, nous avons pu étudier les perspectives des défis de la violence chez la femme dans la littérature africaine contemporaine. Nous avons affirmé que le patriarcat est au centre de la violence à l'encontre de la femme comme attestent des œuvres consultées. Les auteurs sont unanimes que la femme africaine subit tant de violences dans la société africaine où le patriarcat détient le pouvoir supérieur et met la femme dans l'état de la subjugation. Les écrivains ont pu mettre en exergues les violences tels que : le viol, la mutilation génitale, la maternité, l'infidélité, la homosexualité, la polygamie, l'incursion des belles-familles, la haine, la jalousie, et le manque d'éducation féminine pour n'en citer quelques uns. En outre, les écrivaines cherchent comment libérer la femme des obstacles qui l'entravent de s'épanouir. A ce propos, ils soulignent qu'il faudrait mieux si le patriarcat change son comportement envers la femme. Les auteures mettent en lumière l'importance de l'émancipation de la femme et son autonomisation qui traduit au développement de cette dernière ainsi que la société. La sensibilisation de la société au sujet de la violence envers la femme dans les lieux religieux, à la maison, aux écoles parmi d'autres jouera un grand rôle majeur car il y a de nombreuses personnes qui n'ont pas de moyens de lire des œuvres littéraires. De plus, il est pertinent de noter qu'actuellement, les femmes veulent qu'elles s'impliquent au développement des pays entier. Elles n'aiment pas jouer des rôles secondaires et domestiques que les confèrent le patriarcat. Enfin, l'étude préconise la complémentarité des sexes dans la lutte pour la libération de la femme.

### Références

- Anoh, D. B. (2019). Discours féministe sur le génocide rwandais dans deux romans africains d'Afrique noire francophone : entre devoir de mémoire et écriture-femme. *Glad!* [En ligne,], 1-17. DOI : <https://doi.org/10.4000/glad.1524>
- Adjamagbo, A. & Calves, A. (2012). L'émancipation féminine sous contrainte. *Presses de Sciences Po.* 6. 3-21. Doi : 10.3917/autr.061.0003 Récupéré de <https://www.cairn.info/revue-autrepart-2012-2-page-3.htm>
- Bâ, M. (1979). *Une Si Longue Lettre*. Les classique Africain.
- Bestman, A. (2017). La femme africaine modern face à la problématique du veuvage à travers *Widow* d'Agatha Amata et Kingsley Ogoro, *La Révolte d' Afiba* et *Le prix de la Révolte* de Régina Yaou. *Revue de l'Association Nigériane des Enseignants Universitaires de Français (RANEUF)*, 1-18.
- Beauvoir S. (1949). *Le Deuxième Sexe*. Paris: Edition Bernoise.
- Dokotala, B. & Chilembwe, M. (2018). Les représentations des femmes dans *Les soleils des indépendances* d'Ahmadou Kourouma et *C'est le soleil qui m'a brulée* de Calixthe Beyala. *J Humanities.* (Zomba). 26, 72-85. Retrouvé de <https://www.researchgate.net/publication/331629341>
- Dib, A. (2016). Etude comparée sur "l'écriture du corps » chez Calixthe Beyala et Ablam Mosteghanemi. Thèse de doctorat en Littérature comparée présentée à Clermont Université, Ecole Doctorale Lettre, Science Humaine et sociale. Centre de Recherche sur les Littératures et la Socio poétique. Récupérée de <https://theses.hal.science/tel-01299538/document/>
- Elongo, A. (2014). Métaphore du cafard ou discursive du génocide dans le style de Scholastique Mukasonga. *Synergie Afrique des Grands Lacs*, 3, 45-62. Récupéré de [https://www.gerflint.fr/Base/Afrique\\_GrandsLacs3/Arsene\\_Elongo.pdf](https://www.gerflint.fr/Base/Afrique_GrandsLacs3/Arsene_Elongo.pdf)
- Fitriani, L. N. (2020). La subalternité des personnages dans le roman *L'Amande de Nedjama* : L'étude du féminisme postcolonial de Gayatri Spivak. Mémoire de la maîtrise en Littérature soumis à l'Université Negeri Semarang. Retrouvé de <https://lib.unnes.ac.id/id/eprint/38771>

- Jean-Louis, L. R. (2012). Les mécanismes psychologiques de la violence. *Revue EnfancePsy*.1(54)23-34. Retrouvé de <https://www.cairn.info/revue.enfances-et-psy-2012-1-page-23.htm>
- Mukasonga, S. (2006). *Inyenzi ou les Cafards* Editions Gallimard.
- Mzite, M. (2022). Le patriarcat et la fille métamorphosée dans *Rebelle* Fatou Keïta. *ALTRALANG Journal*. 4(1), 215-225. Retrouvé de <https://www.asjp.cerist.dz/en/downArticle/597/4/1/196105>
- Kavitha, V. & Darwin, M., A. (2020). Quest of rights in African feminist theory and fiction. *Literary Druid. A peer reviewed International Journal of English and Literature*. 2(1), 4-8. Retrouvé de [www.literarydruid.com](http://www.literarydruid.com)
- Kane, C. (2021). *La Parole aux Négresses* d'Awa Thiam : relecture d'une œuvre pionnière du féminisme africain. 51,63-75. Doi : <https://doi.org/10.7202/1079599ar>
- Kaudjhis-Offoumou F. (2011). *Femme, genre et pouvoir en Afrique*. NEI/CEDA. Abidjan.
- Kourouma, A. (1970). *Les Soleils des Indépendances*. Paris : Edition du seuil.
- Keïta, F. (1998). *Rebelle*. Paris : Présence Africaine.
- Ngoyi, A. T. (2015). Rôle de la femme dans la société et dans l'Eglise pour une justice et une réconciliation durables en Afrique. *Théologiques*, 23(2), 203-228. Doi : <https://doi.org/10.7202/1042750ar>
- Olaitan, A. Y. (2016). Etude comparée du roman féminin francophone postcolonial du Maghreb et de l'Afrique subsaharienne : Le cas de Bâ et de Djébar. *Revue de l'Association Nigériane des Enseignants Universitaires de Français (RANEUF)*, 14, 167-206.
- Plaiche, K. (2020). *L'Ombre d'Imana* ou « l'expérience du dire » du génocide au Rwanda. *Convergences Francophones*, 6(3), 58-73 <https://doi.org/10.29173/cf587>
- Rawiri, A. (1989). *Fureurs et cris de femme*. Paris : L'Harmattan.
- Romito, P. (2017). Comprendre les violences faites aux femmes. Entretien avec P. Romito par le Centre Hubertine Auclert. Retrouvé de <https://www.youtube.com/watch?v=KF1f8DZYC-4>

Les Perspectives Des Defis De La Violence Chez La Femme Dans La Litterature  
Africaine Contemporaine - **Joyce A. Iroegbu and Dr. Emmanuel U. Tonukari  
and Dr. Matthew I. Agbogun**

---

Tadjo, V. (2000). *L'Ombre d'Imana*. Edition Livre Sud (EDILIS).

Tomédé, H. G. (2010). *Eve et l'enfer*. Côte d'Ivoire : Impression E.N.S.

Wambi, B. (1996). Représentations des écritures féminines en Afrique noire francophone. *Chimères*, 23(1), 83-93.  
<https://doi.org/10.17161/chimères.v23i1.6386>